

**De ma fenêtre.  
Poésies de jeunesse  
et autres textes  
de Jean Louis Bourdon**

De ma fenêtre, j'ai regardé le monde, j'ai vu des choses que des hommes ont dû voir.

J'ai vu l'incroyable, toutes ces choses respirer, comme témoins du monde, juste un instant, j'ai bien cru exister.

J'ai même cru voir mes membres qui s'articulaient, et je suis resté là, pensif devant tant de laideur et autant de beauté.

J'ai vu le temps passer sans même se retourner, sans le moindre regard, je l'ai vu s'éloigner et je me suis demandé.

Et puis, j'ai vu des choses qu'on ne devrait pas voir, j'ai vu des éléments se déchirer, plus féroces que des fauves, des malheurs plus grands que la preuve du néant.

J'ai vu le monde se réchauffer par la faute des vivants, des volcans s'effondrer en toute indifférence, des cours d'eau indignés se cacher sous la mer.

J'ai même vu des êtres d'un autre monde ne voulant pas rester, j'en ai vu d'autres, certains qui voulaient s'en aller.

J'ai vu des nuages fous dans le ciel dessiner l'improbable, des ciels si noirs de honte que je me suis caché.

J'ai vu des commandants ne plus rien commander, des êtres si perdus qu'on pourrait s'demander, j'ai même cru voir des peuples n'ayant pas existé, et d'autres, fouler la terre, s'arrêter pour pleurer.

J'ai vu des arbres, si beau, si majestueux, si grand et si plein de vie, qu'il fallait les couper et des crétins se réjouir de

les avoir vu tuer.

J'en ai vu d'autres au loin sur tous les horizons, empoisonner la terre pour une seule raison.

J'ai vu un monde si beau, des plaines inondées de soleil, des monts si haut, des terres si généreuses, si accueillantes, un monde si riche qu'il fallait le ruiner.

Oui, j'ai vu de mes yeux vu, toutes ces armées de bandits aux ordres de Cupidon.

J'ai vu des ouvriers errant ébranler des machines mécaniques, des gens marcher sans aucune raison, tout habillés de cordes, car leur unique espoir était la pendaison.

J'en ai vu d'autres insulter leurs espèces, car plus vides que des couilles de chiens.

J'ai vu des cercueils volants volé vide de leurs occupants, des écureuils jouer à la corde à sauter et des oiseaux passer dans le ciel comme autant de matins, j'en ai vu d'autres enfin, plus vieux, voler à l'aveuglette, ne sachant où aller, se taper dans le temps qu'ils avaient oublié !

J'ai vu des femmes plus religieuses que des madones se faire complices de leurs propres calvaires, j'en ai vu d'autres sous des voiles de marbre plus couvertes que des mortes.

J'ai vu le monde entier prier sa propre incohérence, prier l'avenir comme une déchéance.

Des religions brandir leur dieu comme une paire de godasses.

J'ai vu des cerveaux de lapin plus développés que celui des humains, des enfants nus, affamés, éventrer des poubelles, des miséreux si pitoyables qu'ils en mourraient d'effroi.

J'ai vu des êtres condamnés bien avant d'être nés, et des esprits pleurants, se demandant pourquoi !

J'en ai vu d'autres, réincarner en soldat de papiers, humains honorés, tout juste sortis de vagins décorés, le bec ouvert à la félicité, et puis j'ai vu des hommes qui parlaient d'autre chose.

J'ai vu des notables suffisants s'enivrer en dessous des tonnelles et tant de culs bénits barbotant dans leur foi.

J'ai vu des politiques sauvages gouverner des empires, j'en ai vu d'autres si polis qu'ils étaient méprisants.

J'ai vu des présidents présider uniquement leurs images, se moquer de pauvres gens qu'ils voyaient transparent, comme on voit des nuages.

J'ai vu beaucoup de choses, des villes pleines de fantômes, pleines de mendiants perdus, errants chaque jour, plus nombreux dans les rues, certains, patiemment, attendre l'obole des braves gens et d'autres, juste attendre la mort en passant.

Je jure avoir vu des cafards écœurants écœurés se sauver en courant et même des excréments se demander pourquoi.

Oui, dans un cri du monde, j'ai entendu la mort tout au fond de ta voix, les esprits dépités qu'on les ait oubliés, leurs sourires s'effacer sur leurs visages de soie.

J'ai vu les cieux craquelés de tant de désarroi, j'ai entendu le vent chantonner son chagrin, la pluie verser des larmes sur les joues des putains, le froid de l'hiver se figer en silence et des saisons roussir sous des soleils hurlants.

J'ai aussi vu des femmes si soignées qu'elles savaient s'apprêter, s'intéresser qu'à ça, des femmes passantes, si belles, qu'elles inspiraient la joie, des hommes si pâles, si pauvres et si humains qu'ils ne pensaient qu'à ça, qu'à ce que vous savez, oh oui, j'ai vu des femmes si belles, si dignes et si intelligentes que leur dieu n'était rien qu'un pantin, car j'ai même vu ce dieu en faire des catins.

Plus tard, j'ai cru voir des dinos ahuris riant par autant de folies.

J'ai entendu des bottes qui en cadences rythmées martelaient les pavés, et des pantoufles se défilent sans être intéressées.

J'ai vu aussi des hommes que l'on ne pouvait voir et

qu'on n'a jamais vu, des soldats si morts qu'ils étaient inconnus, si morts qu'ils n'auraient pas vécu.

J'ai vu aussi des fantômes endormis sur des photos jaunies, dans des cadres alignés sur des buffets polis, une autre fois, j'ai vu des sexes dressés, insolents, vaniteux, plus aimé que des dieux, des monstres dégénérés s'amuser des hideux.

J'ai vu des gens intéressés à rien et se moquer de tout, des êtres si pauvres dans leur cœur que je ne veux plus rien, des imbéciles si demeurés et si mesquins que j'en ai des sanglots, oui, j'ai vu des sots, de misérables idiots, si dénués d'intérêt, si pitoyables, si stupides que c'étaient des salauds.

J'ai vu des hommes se croire si grands et tellement importants que d'eux, on ne sait rien, des connards si vaniteux, détruire ce que d'autres avaient fait.

J'ai vu de vieux mafieux puants, des pépés de quartier donner la mort comme on donne un baiser.

J'ai vu des cerveaux vides, si laids, que les hommes sans savoir en pleuraient, et aussi de si braves que les cons méprisaient.

J'ai vu des médissants médirent sur leur propre néant, des gens qui croyaient tout savoir et qui ne savait rien, pas même qu'ils étaient des idiots, des gens si moches et si mesquins qu'ils tranchaient plus coupant qu'un couteau.

J'en ai vu d'autres encore, car j'en ai vu beaucoup, des bien élevés, des bien polis, des si convenus qu'ils en étaient vulgaires, des hommes si faux, si morts, qu'eux-mêmes n'en ont jamais rien su.

J'en ai vu d'autres plus grands que des dieux reconnus, des sages magnifiques balayés d'un revers de la main.

J'ai vu des couillons importants plus stupides que des meutes !

J'en ai vu tuer leur mère et présenter si bien, j'ai même vu Dieu un soir, je pourrais le jurer, j'ai cru voir Dieu un soir, à ce qu'il m'a semblé, se poser des questions sur ce qu'il avait

fait.

J'ai écouté des hommes, tellement brillants et si intelligents que personne n'écoutait, que personne n'entendait, des gens pleins de bon sens que les peuples ignoraient.

J'ai vu des ombres ivres dansant lentement sur les murs, j'ai même vu des esprits puissants, heureux de tant de poésie, reconnaissants, indiquer aux humains le chemin des élus, car comme eux, j'ai vu l'art nous redonner la vie, et nous rendre l'espoir quand tout semblait fini, car, comme eux, j'ai vu ce compagnon nous enlacer tout le long du voyage et nous accompagner jusqu'au temple sacré.

Oui, j'ai vu des hommes si pleins d'amour qu'ils débordent de chansons, de vrais artistes, des comédiens, des poètes, des musiciens, des magiciens de l'espérance, des artistes magnifiques, et d'autres qui voulaient faire du fric.

Oui, j'ai vu des hommes si rares, si beaux, qu'ils ne sont pas nombreux, des hommes si créatifs qu'ils s'inventaient une âme, et ces hommes si rares rayonnaient au milieu des tombeaux.

Et j'ai vu des esprits, que j'ai bien côtoyés, enrobés de lumière, dire nous aimer et qu'ils nous attendaient, je les ai remerciés.

J'ai vu tellement de choses que je dois être vieux, j'ai su tellement de chose que je dois être fou, j'ai vu tellement de chose que je côtoie l'éternité.

J'ai su tellement de choses que je ne sais plus rien.

De ma fenêtre, j'ai regardé le monde juste un petit moment, et je m'en suis allé.

### **Où êtes-vous, poètes**

Où êtes-vous, poètes, où êtes-vous ?  
Vous étiez mille à vous donner la main.

Défendant l'opprimé, dénonçant l'injustice  
Par vos esprits, vous nous donniez du pain.  
Nous étions fiers de tous vos sacrifices.  
Vous qui saviez frapper l'immonde despotisme  
De la pointe de vos vers, vous pouviez le blesser  
Car vos discernements savaient le démasquer.  
Vous saviez le frapper où ça lui faisait mal  
Car les mots de vos cœurs étaient comme des balles.  
Et toujours à défendre les plus nobles causes.  
Vos textes comme les foules se soulevaient déjà.  
À cette époque, poètes, vous étiez quelque chose  
Où êtes-vous, poètes, où êtes-vous ?  
Qu'attendez-vous, mes frères, pour vous réanimer ?  
Vous qui êtes rebelles quand les lâches sont bouchers.  
Sous le tyran, vous saviez vous montrer  
Maniant la plume comme on manie l'épée  
Vos écrits indisposaient nos maîtres  
Et nous pouvions montrer nos têtes à nos fenêtres.  
Vous jouissiez du respect des bonnes volontés  
De ces hommes qui savent lire dans les cœurs écorchés  
Relevez-vous géants, magiciens d'autrefois.  
Hommes Dieu et si simples à la fois.  
Et jurez, s'il vous plaît, tout haut à la postérité  
De continuer à dire ce qu'on veut nous cacher.  
Où êtes-vous poètes, où êtes-vous ?  
Sortez de vos chambrettes, ne baissez pas les bras.  
Nous avons tant besoin d'entendre votre voix.  
Quand le désespéré dit que vous avez été  
En regrettant cette époque du passé  
Le coquin, lui, tout à son sale destin  
Se réjouit et s'en frotte les mains.  
Souvenez-vous, braves gens, il n'y a pas si longtemps  
Quand le grand Beaumarchais disait dans une lettre  
J'ai oublié les mots, je n'oublie pas le maître

Qu'un pays sans poètes, en parlant des auteurs  
Est un pays sans vie, un endroit où l'on meurt.

### **Une petite fleur**

Je ne me souviens plus, peut-être pataugeant quelque part, plongé dans le gouffre des oublis, dans la mémoire de mes organes majeurs me viennent des mots qu'on ne raisonne pas, la tête enfoncée dans la boue, les pieds accroché, suspendu à une branche, dessiné dans le ciel, plus profond que les bombes et de la voix châtrée des morts le silence chantant. Et même s'il me fallut beaucoup de courage, mes oreilles endolories, sourde comme un coup de fusil, battaient l'air telles des ailes de papillon manchot endimanché. Mais que fait ce temps gris s'il vous plait ? Ce ciel noir caché sous son manteau ! Dites-moi, vous à qui rien n'échappe, sur quelle planète je suis venu camper ? Petit pique-nique pour le moins désolé. Je suis là, je reviens du coma, des entrailles de la terre, ne me demandez pas ce que j'ai fait de moi, ce que j'ai fait ou pas, triste monde où je m'interrogeai, pas à pas, trainant mes godasses de plomb dans les tripots infâmes de ces vallées sans fond. J'ai connu tant de vie. De désespoir en désespoir, on se construit des jours meilleurs. Les larmes n'en sont-elles pas la preuve ? Quand il n'y a plus de larmes, il n'y a plus d'espoir, il nous faut de l'espoir, à tout prix, il nous faut de l'espoir pour verser une larme, tout est mort sur la terre. Cette terre sublime, ce paradis terrestre, ce paradis inouï que l'homme n'aura jamais connu. Tout est mort sur la terre et pourtant quelques-uns chantent encore, car tous les dieux sont morts, Dieu merci, cette voix d'outre tombe à des couleurs aiguës, celui-là chante l'espoir, car pas plus loin que le bout de son doigt, au milieu de la terre pousse une petite fleur, dit-il !

Cette petite fleur, c'est l'espoir qui renaît, je la cherche, je la vois, je m'approche, je la hûme, mes yeux se figent sur cette tige miraculeuse, et sous la pâle lueur d'une lune malade, je suis glacé d'effroi, la fleur est en plastique.

### **Du fond de mon tombeau**

Du fond de mon tombeau, je vous vois et j'ai froid ! Je pleure sur le monde, je vous vois pauvres êtres vagabondant, petites fourmis savantes, pauvre chimère poussiéreuse, vos inconsciences braqués vers un futur inexistant, vous êtes des ombres qu'un soleil imaginaire s' imagine éclairer, vous n'êtes rien, pas même ce que vous croyez être, vous adulez un dieu encore plus improbable que vous-même, en vérité, vous n'adulez que le néant pour mieux vous convaincre d'exister, pauvre ami, pauvre humain, pauvre vivant, moi qui suis dans ma tombe, je le sais, car ce dieu que vous priez, que vous mettez au nu et que j'ai bien connu du temps de mon vivant, pour l'avoir adulé, espéré, vénéré moi-même le plus souvent comme le plus acharné des croyants de la terre, n'a jamais existé ! Que j'ai aimé ce dieu, oui, que j'ai aimé ce...ce...ce... cette... chose, ce créateur de néant, ce magicien de l'invisible, ce... ce je ne sais trop quoi ! Qui ne me servirait même pas de tire vermine dont mon cadavre pourtant si ancien est encore pourvu. Je vous vois, je vous parle, je vous survole de jour comme de nuit, je vous frôle, je vous dévisage, mais vous n'en savez rien, nous sommes si innombrables au-dessus de vos têtes, vous êtes si sourd et si aveugle à tout ce qui n'est pas dans vos schémas et sous vos latitudes, que vos vies ne ressemblent à rien. Troupeau d'illusions, bactérie chimérique, physiquement mort, nous sommes plus vivants que vous-même, nous sommes le vent, nous sommes la tempête, nous sommes la terre et



le ciel, nous sommes en toute chose et toute chose est en nous, vos monothéistes si lisible sont des armes qui vous blessent et votre sang noir se répand et la terre abreuvé, glacé d'effroi, gavé de vos souffrances séniles, tremble, craquelle, gronde sous vos tourments, craquelle de tous vos tremblements, tremble d'effroi en imaginant la moitié de ce que vous êtes, de ce que vous savez, qu'a-t-il fait, je vous le demande ? Qu'a fait votre dieu en vous offrant tout ce poison, qu'a fait votre dieu en vous imposant ces tourments, vous hait-il à ce point ? Qu'avez-vous fait, humains, pour que ce dieu vous veuille tant de mal ? Aimer le mien ; il vous donnera la main !

### **Fortune**

Un jeune homme se réjouissait à l'idée que son père allait lui léguer tous ses biens, effectivement le vieil homme qui était très avare, n'avait jamais donné le moindre sous à son fils. Le père attendait le moment ultime, d'être au porte de la mort pour donner à son fils tout ce qu'il possédait. Ce dont avait peur le vieil homme, ce n'était pas la mort en elle-même, mais le fait qu'il ait un jour prochain et de façon définitive à se séparer de son cher trésor. Cette idée le tourmentait et le faisait terriblement souffrir. Son fils quant à lui, sans souhaiter ouvertement la mort de son avare de père, rêvait des richesses qu'il allait recevoir. Quand ce jour arriverait, il pourrait toucher sa fortune, il se lèverait la nuit pour l'admirer et jamais au grand jamais, il ne la dilapiderait. Quant à l'idée de prêter ou de donner quoi que ce soit à qui que ce soit, cette hypothèse était parfaitement farfelue et inimaginable. Jamais personne n'aurait le moindre sous, la moindre petite partie de son immense fortune. Il la garderait pour lui, pour lui seul. Jamais il ne la montrerait à qui que ce soit, en un mot, il serait plus avare que son père, chose qui aurait pu paraître parfaitement im-

probable à tous ceux qui avaient connu le père. Quant à son propre fils, si toutefois, un jour, il en avait un, il hériterait de ce trésor que lorsque lui, son père, serait retombé en poussière, alors seulement, ce jour venu, il pourrait jouir de cette colossale fortune. Une semaine plus tard, à quelques instants de mourir, le père donna ses ordres à ses deux fidèles serviteurs, il leur dit de prévenir son fils une fois qu'il aurait disparu. Le fils de son côté, tout en feignant de regretter la disparition prochaine de son père, se réjouissait intérieurement de ce que cela allait lui rapporter. Avant de mourir, le père dit aux deux serviteurs d'aller s'enquérir de trois témoins minimum comme il est coutume de le faire chez les gens riches, après que les trois témoins furent trouvés, le père mourut, ils furent tous témoins de sa disparition. Les deux serviteurs firent entrer le fils dans la jolie, mais modeste demeure. Là, tous les témoins annoncèrent au fils que les dernières volontés de son père furent qu'il fût enterré avec toute sa fortune et qu'il ne léguait à son fils que la maison qui malheureusement n'avait pu le suivre dans sa tombe. Le fils fut très affecté de cette nouvelle, il semblait bouleverser, désespéré, tous prirent ce grand désœuvrement pour le légitime chagrin que tous fils éprouve à la disparition d'un père. Et pour que ses dernières volontés soit parfaitement respectée, le père, non sans une grande amertume et un grand déchirement, avait consenti à rémunérer pour une fois ses deux serviteurs encore jeunes afin qu'ils gardent son cercueil jusqu'un la mort du dernier d'entre eux, et dans un dernier souffle empreint d'une grande inquiétude, le père avait même ajouté, qu'ils leur ordonnaient de mourir le plus tard possible, afin que tous eurent oublié sa fortune et que celle-ci pu reposer en paix à ses côtés jusqu'à la fin des temps. Ce qui fut dit fut fait, le père fut enterré avec son immense fortune et ses deux serviteurs gardèrent son tombeau jour et nuit. Le fils, malgré la loi, vint plusieurs fois sur la tombe de son père pour tenter de récupérer le trésor d'une façon ou

d'une autre, mais à chaque fois, les deux serviteurs s'y opposèrent formellement. Plusieurs années plus tard, les deux serviteurs décidèrent que l'un d'entre eux devait aller voir le fils pour lui dire que l'argent que leur avait alloué le père pour les rémunérer était épuisé. Tout compte fait, ils se rendirent tous deux chez le fils et lui exposèrent le problème. Ils dirent au fils que s'il ne continuait pas à les rémunérer, ils se paieraient directement à la source en prenant l'argent dans le cercueil. À cette nouvelle, le fils eut un haut le cœur, il fallait même se trouver mal, il eut peur que les deux serviteurs ne lui volent son argent. Après des discussions qui durèrent tard dans la nuit, le fils offrit aux deux hommes de leur donner dix pour cent de l'immense fortune. Bien sûr, les serviteurs refusèrent et proposèrent au fils de partager cette fortune en trois. Le fils refusa tout net leur offre et consenti à continuer de les rémunérer à condition qu'ils continuent à bien prendre soin de la tombe. Le fils pria chaque jour pour que ces deux coquins ne fassent pas de vieux os. Chaque matin, dès l'aube, il se rendait au cimetière pour prendre des nouvelles des deux hommes, ceux-ci se portaient à merveille, et chaque jour le fils se trouver dans un grand désespoir, enfin, quelques mois plus tard, las de payer les deux hommes, qui se portait de mieux en mieux, il accepta l'accord des deux serviteurs qui était de partager la fortune en deux parties égales, une partie pour eux et une partie pour lui, après quelques jours de réflexion le fils finit par accepter la proposition des deux hommes et tous trois déterrèrent le trésor, ils creusèrent la terre avec frénésie, car tous trois allaient devenir immensément riche, enfin, il découvrit le sac De peau qui renfermait l'immense fortune, il le sortit de la fosse et tous trois furent pris d'effrois, car ils se rendirent compte que le sac n'avait plus de fond et que la fortune avait disparu, dévoré par les vers et les bêtes en tout genre, tous furent effondrés et tous trois moururent bien vite de chagrin et de désespoir.



